

Sofia Pierre-Niccolò, *De Venise au monde. Production et commerce global des perles de verre au xviii^e siècle*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2025.

Ferenc Tóth

DANS **DIX-HUITIÈME SIÈCLE 2026/1 n° 58**, PAGES 763 À 764

ÉDITIONS **SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'ÉTUDE DU DIX-HUITIÈME SIÈCLE**

ISSN 0070-6760

DOI 10.3917/dhs.058.0763

Date de mise en ligne : 02/07/2026

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-dix-huitieme-siecle-2026-1-page-763?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



SABEE Olivia, *Theories of Ballet in the Age of the Encyclopédie*, Liverpool, Liverpool University Press, coll. « Oxford University Studies in the Enlightenment », 2022.

Dans les *Théories du Ballet à l'âge de l'Encyclopédie*, Olivia Sabee analyse et compare les articles consacrés à la danse et au ballet dans différents dictionnaires afin de comprendre comment les idées sur le *ballet en action*, énoncées par Cahusac et Noverre, ont circulé et se sont répandues dans la République des Lettres et dans les sociétés européennes. Elle y révèle le rôle fondamental joué par les traducteurs et plus encore par la stratégie des éditeurs d'encyclopédies. Le livre, structuré en quatre parties, suit la chronologie des publications, après un premier chapitre plus général, qui fournit quelques clés de lecture grâce à l'étude du vocabulaire employé, et de quelques notions importantes, comme celles d'emprunts et de plagiat, resituées dans le contexte du 18^e siècle.

Dans le premier chapitre, « le ballet-pantomime noverrien comme genre théâtral », elle met en garde contre les faux amis fréquents à des siècles de distance et dans des langues différentes, et choisit d'employer le terme *ballet en action*, comme Noverre le fait dans ses *Lettres sur la danse* (1760), ce qui permet d'éviter la confusion avec le *ballet d'action*, terme employé dans un sens différent au 19^e siècle. Elle sensibilise aux variations de vocabulaire, significatives de nuances importantes, dans les écrits de Weaver, Cahusac, Noverre, Planelli et Angiolini.

Le chapitre 2, « Ballet et danse dans l'*Encyclopédie* (1751-1772) », montre que la structure de l'ouvrage permet, grâce à ses nombreux renvois, de nouer des liens entre ballet et belles-Lettres. Il confirme ce qu'indiquaient déjà la préface et les annotations de la réédition de *La Danse ancienne et moderne ou Traité historique de la danse* de Cahusac (1754) par N. Lecomte, L. Naudeix, J.-N. Laurenti en 2004. O. Sabee remarque en outre que la plupart des articles étant antérieurs aux *Lettres* de Noverre, le nom du maître de ballet n'apparaît quasiment pas. Elle distingue l'approche du librettiste, plus interdisciplinaire et historique, de celle de Noverre, centrée sur l'opéra comme œuvre collective dans laquelle le rôle du maître de ballet mérite selon lui d'être réévalué.

Au contraire, dans le chapitre 3 consacré au « Ballet dans les successeurs de l'*Encyclopédie* », dès qu'il est question de ballet et danse, le nom de Noverre apparaît et ses idées sont omniprésentes. Le *Supplément à l'Encyclopédie* (1776) et l'*Encyclopédie d'Yverdon* font en effet appel à J. G. Sulzer, partisan du ballet noverrien et auteur de l'*Allgemeine Theorie der schönen Künste*. Ils prônent une danse théâtrale inspirée de la nature, qui soit narrative et prenne la forme du ballet-pantomime, associé à Noverre et à la culture française. Dans le contexte de la Querelle des Pantomimes (1774-1776), et malgré le *Trattato Teorico-Prattico di Ballo* de Magri (1779), les *intermezzi* et les danses grotesques italiennes aux « mouvemens excessifs » et « attitudes outrées » sont

dénigrées. Un des meilleurs passages du livre concerne la publication, en 1768, du poème *La danse* de Claude-Joseph Dorat dans le *Journal encyclopédique* de P. Rousseau (1756-1793) et l'examen du virage des choix éditoriaux de ce journal, qui donne lieu à une analyse très originale et convaincante (p. 87-97) au cours de laquelle les notions de virtuosité et d'expressivité sont développées, ainsi que la position de Marmontel contre la « Pantomime » à partir de 1778.

Le chapitre 4 traite de la danse et du ballet présents dans cinq volumes de l'*Encyclopédie méthodique* de Panckoucke en particulier dans celui de la *Musique* (1791), où Guinguené distingue trois formes de ballet, dont le *ballet-pantomime*, où « la danse règne souverainement », et dont il fait de Noverre le génial « inventeur ». Paru antérieurement, l'article *BALLET des Arts académiques* (1786) reste pourtant le plus novateur : déconnecté de la littérature, de la poétique et du théâtre, le ballet est désormais pensé comme une sous-partie de la danse, témoignant de la prise de conscience du pouvoir de l'expressivité du corps et de la danse comme médium artistique.

Les sources utilisées expliquent que les exemples concrets soient très rares, ce qu'on peut regretter ; mais rigoureuse dans sa démarche, Olivia Sabeo adopte un style sobre et agréable à lire, et accompagne sa démonstration de dix illustrations et cinq tableaux. Elle démontre que loin d'attendre le 20^e siècle pour être connues des lecteurs non francophones européens, les idées de Noverre sur le ballet ont circulé, parfois même avant les traductions de ses *Lettres* en allemand et en anglais, mais aussi en espagnol (1791), en italien (1794 dans la *Gazzetta urbana veneta*) et en russe (1790), à travers le résumé qu'en fait Ch. Compan dans son *Dictionnaire de danse* (1787). Cette circulation importante dès 1760, est rendue possible grâce aux Lumières cosmopolites, trans-culturelles et translinguistiques, et grâce aux emprunts et compilations dans les encyclopédies et les écrits journalistiques.

Françoise DARTOIS-LAPEYRE

SAUGNIER M., *Relations de plusieurs voyages à la côte d'Afrique, à Maroc, au Sénégal, à Gorée, à Galam, Paris, Classiques Garnier, 2023.*

Le double récit de voyage publié sous le nom de M. Saugnier par Benjamin de Laborde en 1791 présente deux histoires différentes. La première histoire nous invite à découvrir les aventures d'un jeune naufragé français au Maroc qui devint esclave des Maures qui le revendaient à plusieurs reprises jusqu'à ce qu'il fût racheté par ses compatriotes. Cette histoire de captivité lui permet d'approfondir ses connaissances linguistiques, géographiques et culturelles tout en parcourant des régions exotiques comme le Sahara et l'Empire du Maroc. Le récit de voyage nous offre des descriptions originales des villes comme Agadir (Sainte-Croix de Barbarie), Mogador, Salé ou Biledulgerid. Son point de vue d'esclave nous permet de découvrir non seulement la triste réalité de la persécution des chrétiens et d'autres minorités religieuses comme les juifs,

mais nous donne une image très nuancée des différentes sociétés musulmanes de cette région de l'Afrique. Ses descriptions du Sahara et ses habitants avec leurs croyances et coutumes particulières sont des sources précieuses pour les historiens, anthropologues et ethnologues également. Dans la seconde histoire, le narrateur se trouve dans un rôle inversé, c'est-à-dire qu'il revient sur le continent africain pour faire fortune par la traite. Son style y est moins descriptif, mais il se rapproche davantage de celui des romans d'aventures et des mémoires des voyageurs extraordinaires. Afin de rendre son texte plus intéressant, il utilise des anecdotes et des histoires pleines de dangers et de périls. À la fin de son récit, l'auteur énumère les principales marchandises qui peuvent rendre le commerce avec le Sénégal et le Galam intéressant pour la France. Cet ouvrage peut être lu comme un témoignage précieux de l'époque avant les tentatives de colonisation de l'Afrique par un entrepreneur aventurier qui en parcourant ces régions africaines recueillait des informations précieuses. L'ouvrage contient une introduction fort utile de François Bessire avec une bibliographie et des notes. La première édition du même livre a été publiée à l'université de Saint-Étienne en 2005.

Ferenc Tóth

SOPIA Pierre-Niccolò, *De Venise au monde. Production et commerce global des perles de verre au XVIII^e siècle*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2025.

Le trafic des perles de verre contre des marchandises coloniales, y compris même contre des êtres humains, reste un sujet très controversé dans l'histoire du commerce mondial. Dans sa nouvelle monographie, Pierre-Niccolò Sofia dresse un tableau historique très détaillé de ce sujet méconnu. Dans son ouvrage, l'auteur s'intéresse surtout aux caractéristiques du commerce des perles de verre fabriquées à Venise par artisans spécialisés (*arti, margariteri, perleri*) dans cette branche de la verrerie mondialement connue. Dans son premier chapitre, l'auteur examine la place de Venise comme port méditerranéen et ville industrielle à l'époque des Lumières. En analysant les données de ce commerce, il essaie de nuancer l'image du déclin économique vénitien à cette époque. Pour en finir avec le *topos* de la décadence de Venise sur le plan mondial, il compare le commerce douanier vénitien à celui des villes portuaires atlantiques et méditerranéennes. Il en résulte une image plus équilibrée du commerce de Venise qui, malgré les fluctuations, pouvait profiter des périodes de guerre, notamment à l'époque de la guerre d'Indépendance américaine, grâce à sa neutralité, afin d'étendre son réseau vers les colonies lointaines. Dans cette microhistoire globale ou histoire connectée, l'auteur définit les caractéristiques du commerce des perles à Venise et décrit l'organisation du travail et les spécificités de la circulation planétaire de ces produits particuliers. Dans les deux chapitres suivants, il résume les techniques de production et le savoir-faire des artisans, la hiérarchie de cette production. Ensuite, il analyse les différents circuits du commerce des perles : le commerce transméditerranéen, les voies

d'échange, le commerce transatlantique et les caravanes orientales. À travers cette histoire des perles de verre vénitienne, l'auteur découvre une histoire singulière de la République Sérénissime qui était un centre économique et commercial largement interconnecté à l'époque des Lumières. L'ouvrage est bien documenté en données et volume du commerce sous forme de tableaux et graphiques récapitulatifs ou cartes des routes des perles. Hormis une bibliographie détaillée du sujet, cet ouvrage contient également une annexe très utile comportant des documents explicatifs sur les sources et les différents types de perles qui furent vendues en Angleterre et en Égypte. Cette synthèse du trafic des perles de verre au 18^e siècle contribue donc à compléter nos connaissances sur l'économie et le commerce de la célèbre ville des lagunes qui étaient bien dynamiques non seulement dans cette branche spécifique, mais qui faisaient également partie intégrante de l'économie globale mondiale.

Ferenc TÓTH

SPEECKAERT Jean-Charles, *Un Ballet diplomatique au service de la paix. Les ministres de France à Bruxelles dans la seconde moitié du XVIII^e siècle*, Paris, Sorbonne Université Presses, 2023.

De 1752 à 1788, la France entretint cinq ministres à Bruxelles, capitale des Pays-Bas devenus autrichiens à la suite de la guerre de Succession d'Espagne, un ministre chargé d'affaires d'abord, Dominique de Lesseps (1752-65), puis des ministres plénipotentiaires, Jean-Baptiste de Lupcourt-Drouville (1765-68), Louis-Anne-Charles de Bon (1768-74), Jean-Balthazar d'Adhémar (1774-84) et François-Henri-Antoine d'Andlau (1784-88). Ils n'avaient pas le titre d'ambassadeur. Si les Pays-Bas n'étaient pas un État souverain, Bruxelles n'en bénéficiait pas moins, preuve de l'importance stratégique des provinces belges, d'un corps diplomatique fixe, l'Angleterre, les Provinces-Unies, Liège, le Saint-Empire, le pape étant eux aussi représentés par des diplomates accrédités auprès du gouverneur, Charles de Lorraine, doublement beau-frère de l'impératrice Marie-Thérèse, de 1744 à 1780, puis Marie-Christine, fille de l'impératrice et son époux Albert de Saxe-Teschén. Les relations entre la France et les Pays-Bas n'impliquaient pas seulement Versailles et Bruxelles, mais aussi Vienne, les Pays-Bas, certes une pièce détachée, étant un territoire, et le plus riche, de la monarchie des Habsbourg. À Bruxelles, les ministres français étaient en relation, généralement cordiale, non seulement avec le gouverneur, mais aussi avec les ministres plénipotentiaires successifs nommés par Vienne, Botta-Adorno, Charles de Cobenzl, Starhemberg, Belgiojoso, et de façon plus conflictuelle, avec le chef du conseil privé, pendant un quart de siècle Patrice-François de Neny, grand défenseur des principes constitutionnels des Pays-Bas. La « révolution diplomatique » que fut le renversement des alliances en 1756, mit fin à l'antagonisme séculaire qui avait opposé les Valois puis les Bourbons aux Habsbourg d'Espagne puis d'Autriche, et pendant lequel les

Pays-Bas avaient payé le prix fort des ravages et de l'invasion. Maintenant, il convenait de construire la paix. Désormais la France et l'Autriche, puissances catholiques, étaient opposées à la Prusse et à l'Angleterre, puissances protestantes, ce qui néanmoins ne permet pas de conclure à « une tentative de retour du facteur confessionnel comme thème structurant des relations internationales » (p. 119), bien qu'il ait été exploité par Frédéric II et les opinions publiques.

La guerre de Sept Ans (1756-63) mit à l'épreuve l'alliance. Dominique de Lesseps fut responsable d'une part de la logistique militaire pour le passage dans les Pays-Bas des troupes et du ravitaillement. Le temps de guerre fut celui des recrutements et des désertions, celui de l'après-guerre des débauchages et des exactions des soldats désœuvrés devenus brigands ou mendiants. Choiseul demanda aux ministres de ramener les déserteurs dans le royaume, des conventions de restitutions furent conclues. Il fallait aussi entraver l'action des recruteurs anglais et prussiens. La frontière entre la France et les Pays-Bas, souvent inextricable méli-mélo d'enclaves et d'exclaves à la souveraineté contestée, protégées par d'anciens droits féodaux, était non pas une ligne mais un espace où trouvaient refuge endettés, condamnés, soldats, femmes et fils en fuite, d'où une multitude de petites affaires qui occupèrent les ministres. Ils œuvrèrent pour le « nettoyage » de la frontière et la conclusion de deux traités des Limites (1769 et 1779). Ils s'entremirent dans le conflit qui opposait le gouvernement autrichien et le prince-évêque de Liège à propos de l'abbaye de Saint-Hubert en Ardenne, enclave dans le Luxembourg et passage du stratégique « Chemin neuf » joignant la France aux Provinces-Unies. Ils eurent à traiter le différend qui opposait Choiseul, archevêque de Cambrai, soutenu par son frère ministre, et dont le diocèse s'étendait aux Pays-Bas, à Neny, partisan d'une « Église belge ». « Ce n'est pas à l'État de mettre la main à l'encensoir » argumentait le prélat (p. 242). La rivalité entre natifs des Pays-Bas et Français pour les bénéfices était source de conflits.

Les ministres, dont sont tracés les parcours familiaux et professionnels, leur origine et leur postérité, devaient souvent leur carrière à un puissant protecteur, un ambassadeur aux Provinces-Unies pour Lesseps, les Broglie pour Charles de Bon, les Polastron-Polignac pour d'Andlau. Tout le réseau de ce dernier passait par le salon de Madame Helvétius. L'A. souligne le rôle des femmes en diplomatie. Adhémar fréquentait chez Madame de Grimot de La Reynière, il dut l'ambassade de Londres, dont Bruxelles était le marchepied, à Madame de Polignac. Plus surprenant est de découvrir qu'un des informateurs de Lesseps était Anne de Hanovre, princesse d'Orange, fille du roi George II. Le ministre devait s'introduire avec toute la prudence requise dans la société curiale, source d'information pour Versailles, attirer les confidences, participer à la vie de cour, aux galas, aux *Tē Deum* ; Lesseps était invité à Tervuren par le prince Charles, chez les d'Arenberg, chez le nonce. Le ministre donnait des fêtes pour les événements de la famille royale, illuminait sa résidence. Adhémar avait

sa loge à la Monnaie et prenait les eaux à Spa. L'appartenance à la franc-maçonnerie, probable pour les ministres de France et pour Charles de Lorraine, certaine pour Adhémar, facilitait les contacts. Parallèlement à cette diplomatie « classique », les relations financières et économiques entre France et Pays-Bas s'intensifiaient ; elles sont illustrées ici par les destins de Julien Depestre, comte de Seneffe, fournisseur de chevaux et de vivres pendant la guerre de Sept Ans, et surtout de la banquière d'État Barbe Nettine dont trois des filles entrèrent par mariage dans la haute finance française, créant « un syndicat familial et international » (p. 432). Dans quelle mesure les ministres de France furent-ils concernés dans ces transactions financières ? On pourra aussi s'étonner des 30 pages sur le chancelier Kaunitz, dont il est abusif de dire qu'il « reste inconnu » après les travaux de Grete Klingenstein et de Franz Szabo, de celles sur Mercy-Argenteau, ministre de Vienne à Versailles, d'un paragraphe sur le néo-classicisme. En revanche, l'étude du champ lexical du vocabulaire de la paix dans la correspondance des ministres apporte sa pièce à l'attention portée au langage de la diplomatie. La rhétorique de l'amitié, de l'affection, de l'amour, de la fidélité, de la tendresse ressortissent certes au sentimentalisme du temps ; on peut en mettre en doute la sincérité. Néanmoins la comparaison avec le langage diplomatique en usage avec les Provinces-Unies montre la spécificité de ce langage fleuri de l'affection, très littéraire, bien propre à construire la paix recherchée entre la France et son voisin. Et pourtant l'alliance n'allait pas de soi, elle avait des adversaires (Vergennes) et connut bien des secousses, l'ouverture de l'Escaut, les projets d'échange avec la Bavière, les initiatives de Joseph II. Ces moments de crises entraînent-ils des inflexions du vocabulaire ? L'ouvrage de J.-C. Speeckaert, par ailleurs très bien illustré, témoigne du profond renouvellement de l'histoire diplomatique initié depuis quelques décennies ; son étude, fondée sur une analyse méticuleuse des correspondances, dépasse l'objet strictement politique pour inscrire les ministres dans l'univers bruxellois et le monde des Lumières. Une erreur : Pierre III n'est pas le fils mais le neveu de la tsarine Élisabeth (p. 129).

Claude MICHAUD

TAGLIAPIETRA Andrea, *Il lettore e lo spettatore. Filosofia di due metafore dell'esistenza*, Roma, Donzelli editore, 2024.

Cet essai, par un examen détaillé du « lecteur » et du « spectateur », reconstitue une histoire philosophique de deux manières d'habiter le monde. Cette histoire est d'autant mieux récréée qu'elle est replacée – au moyen des nombreuses images qui accompagnent l'ouvrage – dans l'univers culturel où ces manières surgissent. Au fil de la lecture on comprendra qu'il s'agit de véritables « métaphores » parce que leur étude rationnelle (comme dans le cas des métaphores littéraires) ne pourrait pas épuiser le sens qu'elles renferment. Autrement dit : si l'on peut plus ou moins entendre ce

qu'être « spectateur » ou « lecteur » du monde veut dire – cela nous renvoyant à des approches passives ou actives vis-à-vis du réel – on n'est pas vraiment en état d'en dire tout le sens, chaque individu étant lecteur ou spectateur du monde à sa façon, qui serait alors irréductible et potentiellement incommunicable à celle des autres.

Dans ce cadre, Tagliapietra nous offre une histoire occidentale de ces deux métaphores qui débute à l'âge biblique et se termine au 21^e siècle. La spectacularisation du monde trouverait alors son commencement dans les Écritures, et plus précisément dans l'Apocalypse, au moment où – par le récit de la fin du monde et du Jugement universel – Jean aurait créé l'homme en spectateur des derniers instants de son existence. Des siècles après, à l'âge contemporain, ce serait le même regard que l'homme-spectateur porterait sur son monde : et pourtant, cette fois, ce ne serait plus Dieu la cause de cette annihilation spectaculaire de l'existence, mais l'homme lui-même qui – s'étant progressivement arrogé le droit originellement divin à l'omnipotence – témoignerait d'une dévastation du monde dont il serait à la fois et l'acteur et le spectateur. Ainsi l'homme deviendrait fondamentalement inerte, ne pouvant que constater l'effondrement de son univers, une apocalypse moderne et entièrement humaine miroitant tragiquement celle biblique.

Cependant, au fil de l'histoire, une deuxième manière d'habiter le monde – et précisément celle du lecteur – s'est toujours opposée à la dérive du spectateur impuissant, en tâchant d'en contrecarrer l'inexorable destinée. En effet, depuis la haute Antiquité, cette option se configure progressivement comme attitude antithétique au regard spectacularisant : en faisant replier le lecteur sur lui-même, la lecture ouvre à une dimension de sens qui ne s'épuise jamais complètement et qui permet ainsi une réappropriation, sensible et presque physique, du monde de l'expérience : une réappropriation qui, elle, il faut le remarquer, reste tout à fait étrangère à la posture du spectateur. Ainsi, en ôtant toute distance entre l'homme et son univers, la lecture devient surtout à l'âge classique une pratique active d'interprétation du – et d'intervention sur le – réel. Cependant, bien que s'entrelaçant sans cesse au cours de l'histoire, c'est au 18^e siècle qu'on témoignera véritablement de l'évolution moderne de ces deux métaphores. Axant sa narration sur le tremblement de terre de Lisbonne (1755), que l'auteur considère comme « le transfert entre le Dieu spectateur transcendant et absolu de l'ère théologique de l'histoire et l'époque séculaire de l'humanité (p. 238) », Tagliapietra nous introduit à la pensée de la catastrophe de deux spectateurs-lecteurs de l'époque parmi les plus illustres : Voltaire et Rousseau. Si le premier voyait dans la spectacularisation de ce désastre naturel un moyen de le mettre à distance et au même temps – par un renforcement presque paradoxal lié à une communion sentimentale entre les spectateurs – d'en faire apercevoir la proximité, mobilisant ainsi les spectateurs eux-mêmes au secours de leurs semblables ; le deuxième découvrait précisément dans cette spectacularisation la cause d'une indifférence croissante et dangereuse, à

laquelle il fallait réagir par la pratique de sentiments véritablement humains. Dans les deux cas, insiste Tagliapietra, c'est précisément la conscience de pouvoir pratiquer librement l'une ou l'autre de ces attitudes à habiter le monde, qui marque notre statut de Modernes. En somme, c'est en nous offrant une histoire véritablement visuelle de la culture humaine, et qui s'incarne dans des individualités historiques aussi variées que déterminantes (le spectacle du théâtre grec, la lecture des textes sacrés, la peinture de Vermeer et de Hopper, etc.), que l'auteur parvient à reconstituer le sens global de nos choix : en effet, en tant qu'intellectuels héritiers des Lumières – de ses conquêtes comme de ses contradictions – c'est à nous d'apprendre à lire critiqueusement le spectacle de notre propre monde.

Pour conclure, qu'il nous soit permis d'avertir le public intéressé que le présent ouvrage (dont on souhaiterait bientôt une traduction française) mobilise souvent des domaines érudits – comme l'histoire de la peinture hollandaise au 17^e siècle et l'herméneutique biblique du livre de l'Apocalypse – sur lesquels on souhaiterait avoir acquis des connaissances générales avant d'en entamer la lecture. Cela étant dit, nous ne pouvons qu'accueillir avec enthousiasme la parution d'un essai stimulant et essentiel au renouement d'un authentique dialogue existentiel de nous autres Modernes avec notre propre histoire.

Francesco PICCARDI

TANS Joseph Anna Guillaume, *Pasquier Quesnel et le jansénisme en Hollande, Paris, Classiques Garnier, 2024.*

J. A. G. Tans (1914-1992) fut en son temps professeur de lettres à l'université de Groningue, après avoir soutenu une thèse sur *Bossuet en Hollande* (1949). Outre de très nombreux articles, rédigés à parts égales en français et en néerlandais, on lui doit notamment un *Pasquier Quesnel et les Pays-Bas* (1960) et l'édition en trois volumes de la *Correspondance de Pasquier Quesnel* (1989-1993).

On l'aura compris, l'essentiel de son activité érudite a eu pour objet la vie et les écrits de l'oratorien janséniste, surtout connu pour son *Abrégé de la morale de l'Évangile*, paru en 1672, puis souvent réédité, et pour finir, considérablement augmenté et sous un nouveau titre, devenir en 1692 *Le Nouveau Testament en français avec des Réflexions morales*, lui-même repris dans de nouvelles rééditions sous le seul titre de *Réflexions morales*. Mais c'est par la censure théologique détaillée qui en fut faite en 101 articles dans la fameuse bulle *Unigenitus* (1713) qu'il s'est définitivement inscrit dans l'histoire, la polémique autour de l'interprétation de cette bulle ayant déchiré, d'abord l'Église de France, puis ébranlé la société tout entière par la dimension politique qu'elle prit sous Louis XV.

Les fidèles de l'érudit disparu ont tenu à sortir de l'oubli quelques textes parus dans des revues ou recueils difficilement accessibles. 12 articles ont ainsi été sélectionnés,

certaines traduits du néerlandais, qui témoignent de l'ampleur et de la variété des investigations de J. A. G. Tans. Ne pouvant tous les énumérer, on en retiendra deux plus particulièrement : « Les Rapports entre Pasquier Quesnel et l'Église d'Utrecht », relation complexe et volontiers conflictuelle ; et « Les idées politiques des jansénistes » qui dénonce l'idée fautive et pourtant répandue d'un Pasquier Quesnel « républicain », c'est-à-dire dissident, alors qu'il s'est toujours revendiqué sujet fidèle et obéissant.

Une bibliographie de l'abondante production de J. A. G. Tans et un bon index complètent la publication.

Henri DURANTON

THOMAS Jack, *Les Protestants du Languedoc et la justice royale de Louis XIV à la Révolution. De l'obscurité à la lumière*, Paris, Honoré champion, coll. « Vie des Huguenots », 2022.

À la fin du 17^e siècle, les protestants, pourtant protégés par l'Édit de Nantes, ont été peu à peu « invisibilisés », avant de disparaître virtuellement après l'abrogation de cet édit en 1685 au motif qu'il n'y avait plus de protestants dans le royaume. D'autre part leur réapparition a été lente et accompagnée de victoires discrètes, notamment grâce à une série de procès, jusque dans les années 1760, où des affaires comme celle des Calas et des Sirven ont éclaté au grand jour. La célébrité de Voltaire a quelque peu éclipsé tout le travail des juristes et des activistes protestants qui ont préparé les esprits pour obtenir l'édit de tolérance de 1787.

En s'appuyant sur des archives, notamment celles de Haute-Garonne, et sur de nombreuses correspondances, Jack Thomas éclaire ces nombreuses zones d'ombre. Tout d'abord, celles de l'époque qui précède la Révocation, dans laquelle on voit comment, malgré les lois, ou en les détournant, un groupe majoritaire dépouille peu à peu une minorité : destruction ou appropriation des temples, interdiction des cloches et des chants, expulsion des élèves protestants d'écoles qui accueillaient des enfants des deux communautés, etc. Face à ces pratiques, des avocats ou des particuliers ont tenté, parfois avec succès, plus souvent en vain, de faire valoir le Droit. La communauté protestante est ainsi montrée comme loin d'être aussi passive et démunie qu'on pouvait le penser. Leur intense activité auprès du Parlement de Toulouse a cependant diminué après la Révocation car la gestion des cas justiciables a été alors retirée au Parlement et dévolue aux intendants. Ceux-ci s'occupaient des « nouveaux convertis » (puisque, officiellement, il n'y avait plus de protestants) et des affaires de relaps, sévèrement traitées.

Un autre chapitre évoque la question des mariages, la persécution des pasteurs et l'interdiction du culte : arrestations de prêtres complaisants qui soit pour de l'argent, soit par compassion, acceptaient de marier des personnes dont ils savaient qu'elles ne fréquentaient pas le culte catholique, ou à l'inverse procès contre des curés qui

refusaient des mariages, dénonciations. Toutes ces affaires relevant d'une justice expéditive ont peu d'écho en justice mais forment le tableau des difficultés d'une communauté interdite d'exister et menacée jusque dans ses enfants (les enfants de parents non mariés étant déclarés bâtards, avec toutes les conséquences que cela pouvait avoir sur l'héritage).

En revanche, après 1760, trois affaires criminelles font revenir le Parlement de Toulouse sur le devant de la scène, au même moment. L'auteur montre la chronologie très imbriquée de ces trois affaires (le pasteur Rochette et les trois gentilshommes qui ont tenté de le protéger, tous exécutés, l'émeute de Caussade liée à ces arrestations, l'affaire Calas et enfin l'affaire Sirven, très proche de celle des Calas : la famille Sirven est accusée d'avoir tué l'une de ses filles, Élisabeth, pour l'empêcher de se convertir). Les stratégies évoquées par les défenseurs des accusés, les pièces à conviction, témoignages contradictoires, alibis, antécédents (la maladie mentale d'Élisabeth Sirven qui pourrait expliquer un suicide), sont présentés en détail et forment une fresque tout à fait passionnante qui fait vivre ces personnages : les arguments de ceux, nombreux, qui sont mis en cause dans l'affaire Rochette, les derniers jours du fils Calas et la mobilisation au grand jour, ensuite, de la famille, des amis, et de tous ceux qui ont été sollicités pour elle, les hésitations de Sirven avant sa fuite en Suisse après avoir appris le verdict condamnant Calas, l'intervention de Court de Gébelin qui écrit *Les Toulousaines*, liant les trois affaires et provoquant la colère de Voltaire, tout cela donne un grand relief aux procès, dont on ne connaît bien souvent que l'issue. Dans un contexte où les « causes célèbres » passionnent le public, cet ouvrage donne un arrière-plan à celui de Sarah Maza, donnant à lire de nombreux extraits de mémoires et factum, de correspondances échangeant des stratégies de défense, ou s'acharnant à répandre l'idée de parents préférant mettre à mort leur enfant plutôt que le voir passer dans le camp adverse. Cela met aussi en lumière la complexité de relations dans une communauté où certains ont accepté de se soumettre, du moins en apparence, tandis que d'autres, appartenant parfois à une même fratrie, le refusent.

Dans sa conclusion, Jack Thomas revient sur l'importance d'avocats souvent oubliés, notamment dans la période précédant la Révocation, comme Loride Desgallesnières dans les années 1660-1665, Jacques de Rapin-Thoyras et Claude Brousson dans les années 1682-1683. Revenant sur la « désobéissance civile » des protestants qui continuaient malgré les persécutions à célébrer leur culte, il met en avant le fait qu'avant l'édit de tolérance une jurisprudence s'était construite peu à peu sur la question des mariages et des familles protestantes, que cet édit n'a fait qu'entériner. Cet édit est donc l'aboutissement d'un long combat commencé bien avant les procès célèbres des années 1760.

En annexe, deux tableaux chronologiques évoquent certains procès : dissolution du mariage demandée par l'un des conjoints (avec des issues très variées), statut

du conjoint survivant, héritage des enfants. En quelques lignes on a des aperçus de certaines de ces vies brisées ou survivantes, de quoi écrire bien des romans fondés sur du vrai.

Anne-Marie MERCIER-FAIVRE

THOMPSON Victoria E., *La Place Louis XV from the Old Regime to the Revolution. King and People in the Parisian Royal Square*, Liverpool, Liverpool University Press, coll. « Oxford University Studies in the Enlightenment », 2025.

Victoria E. Thompson, professeur au *Georgia Institute of Technology*, a souvent abordé le 18^e siècle français via la socialisation et la politisation de l'espace public, et ici, dans un anglais fluide et sans jargon, « la place Louis XV de l'ancien régime à la Révolution ». Le sous-titre est plus important : « Le roi et le peuple dans la place royale parisienne ». Il s'agit de « dire l'histoire de la conception [de la place], de sa construction, de son usage et de sa symbolique politique, pour démontrer que cette place royale fut un espace contesté, où la célébration voulue du pouvoir monarchique fut ridiculisée, contestée et finalement remplacée par l'autorité émergente du peuple de Paris ». Des incertitudes de traduction demeurent. *People* traduit-il « peuple », ou « les gens » ? L'auteur veut distinguer « place publique » (du peuple ?) et « place royale ». Pourtant, selon J.-F. Blondel, Henri IV voulut faire « une Place publique qui porterait le nom de *Place Royale* ».

Les six chapitres sont dotés de préambules explicites et de conclusions récapitulatives. Le premier (*Majestic and Burlesque*) analyse les premières places royales qui, comme les piazzas italiennes, s'entourent de bâtiments signifiant la grandeur du roi dont la statue est révéérée. Mais l'espace public est aussi plus trivial, d'où le « *burlesque* ».

Le deuxième chapitre retrace l'appel à contributions de 1748 qui suscita, le vainqueur de Fontenoy étant encore « bien-aimé », cent cinquante propositions. La plupart privilégiaient le centre-ville, près des habitants, avec des bâtiments d'intérêt public, pour que « le roi et le public éduqué » soient « unis dans une relation d'amour et de respect mutuel » (p. 65). Mais si « les sujets devaient obéissance à un roi négligent, [...] lui devaient-ils de l'amour ? ».

Le troisième chapitre montre le changement des années 1750 : critiques des parlements, des philosophes des Lumières comme des catholiques hostiles à la Bulle *Unigenitus*, guerre de Sept Ans, hausse des impôts et du prix du pain. Les émeutes font aller le roi à Saint Denis par la « route de la Révolte », entre les actuelles place Maillot et porte de Clichy (Notons que cette route « des Princes » servait dès 1730). Le centre-ville était coûteux ou trop populaire. Le marquis de Marigny, directeur général des Bâtiments, jugeait qu'une place royale sur une esplanade entre Tuileries et Champs-Élysées, parti alors avancé, serait un espace vert amélioré.

Le quatrième chapitre nous mène au cœur du sujet. Un projet carrefour de Buci, en secteur plutôt populaire, étant abandonné, on lance en 1753 un concours réservé à l'Académie d'Architecture. Marigny rejette les projets présentés (pas assez « place royale »). A.-J. Gabriel va réaliser la place autour de la statue commandée dès 1748 à E. Bouchardon. Seul le côté nord sera bâti, imitant la colonnade de Perrault, en attente d'occupants (viendront le garde-meubles et des hôtels particuliers). Cette place, plus ou moins en accord avec la statue centrale, doit glorifier un monarque pacificateur plus que conquérant. Est-ce une vraie place ? Une vraie place Royale ? Malgré les exemples de Bordeaux ou Montpellier, le doute subsistera : « Le dessin de la place était un compromis qui ne réfléchissait aucun message politique cohérent » (p. 140). Le roi était relégué dans les champs, « hors de la ville, comme il est hors du cœur de ses sujets ». La Madeleine, rappelant au bout de la rue Royale le droit divin du roi, ne sera achevée que sous l'empire. La place sera dépôt de matériaux, boueuse en hiver, poussiéreuse en été, refuge de « la crapule » et de prostituées. On redéfinissait alors les qualités du bon roi, mais la place, « exemple de la difficulté à transmettre une image officielle du roi », n'incluait pas le peuple dans cette vision d'autorité royale.

Le cinquième chapitre analyse contexte et réception. La France n'est plus victorieuse. Le piédestal s'élève en 1754. Mais la statue de Bouchardon (et Pigalle) est inaugurée sans le roi en juin 1763, après la calamiteuse guerre de Sept Ans, avec des réactions souvent négatives (« Oh la belle statue ! – Oh le beau piédestal ! – Les vertus sont à pied – Et le vice à cheval »). La place, fardeau pour la ville et souci pour l'Administration, restera inachevée au grand dam des passants et riverains. Le plan de Gabriel fut modifié par P.-L. Moreau, architecte de la Ville, et plantés les fossés cernant la place, encore moins royale, léguant fontaines et statues sur guérites au 19^e siècle. Des boutiques furent bannies en 1755, mais la foire Saint Ovide y vint (de la royale place Vendôme actuelle) les étés de 1772 à 1777. L'auteur omet la qualité des bâtiments provisoires conçus par Moreau et les attractions, les visites de membres de la famille royale et le succès populaire.

Le dernier chapitre rappelle la bousculade de mai 1770, au mariage du Dauphin, et ses nombreux décès. Nous lisons : « Mercier était place Louis XV [...] Il fut jeté à terre trois fois et presque écrasé. » Or Mercier, évoquant les dangers de la circulation dans son *Tableau de Paris* (T. 1), écrivait : « J'ai été renversé trois fois sur le pavé à différentes époques et sur le point d'être roué vif. » V. Thompson semble emportée par son désir de convaincre. Elle ne note pas non plus que Mercier écrivit aussi : « L'entrée par le pont de Neuilly frappe d'admiration le voyageur » puis que se présente « à ses regards étonnés la magnifique place de Louis XV... ». On aurait aussi aimé une vision de l'urbanisme du quartier : si depuis 1724 l'entrée des Champs marquait la limite de l'urbanisation, la création de la place royale justifia la reprise des constructions du faubourg Saint Honoré. Et que dire du proche Colisée, éclairé par 2 000 bougies

pour accueillir 40 000 personnes ? Avant de péricliter il attira bien des visiteurs, dont la reine.

Ces réserves n'empêchent pas d'approuver Virginia E. Thompson. La place Louis XV, de la Révolution, des Guillotines, de la Concorde, est emblématique des relations des rois avec les Parisiens. Louis XV, « bien-aimé » à la création de la place, fut critiqué à l'inauguration de sa statue et « exécré » ensuite pour sa vie privée, son éloignement du peuple et ses impôts. Louis XVI, le « bienfaisant » aux vertus certaines, pâtissait des idées nouvelles et de l'antipathie pour son aïeul et la reine. La place Louis XV le vit faire des entrées dont les Parisiens avaient été privés : le 17 juillet 1789 il fut acclamé. Trois mois après, ramené de Versailles, il restait un recours. Après Varennes en juin 1791, l'atmosphère était tout autre, mais la mort en ce lieu le 25 janvier 1793 ne pouvait être prévue. Artistes et journalistes « ont joué un rôle crucial en créant des récits à propos de ces événements », en particulier celui de la « trahison royale ».

Ce livre sera précieux pour tout chercheur, d'autant qu'une bibliographie (plus de 600 entrées), recense sources anciennes et travaux utiles, en anglais ou français, et qu'un bon index permet de se repérer.

Pierre-Henri BIGER

TROUSSON Raymond, *Verba et sententiae. Utopie et réception des philosophes des Lumières, Recueil d'articles rassemblés, présentés et édités par Valérie André, Paris, Honoré Champion, « Les dix-huitièmes siècles », 2024.*

Raymond Trousson compte parmi les dix-huitiémistes les plus marquants du dernier demi-siècle. Grand savant, lecteur infatigable, auteur non moins infatigable, il a laissé une œuvre monumentale et érudite, dont plusieurs générations d'étudiants et de professeurs se sont nourries, et qui continuera sans doute à inspirer bien des travaux à venir. Il appartenait à Valérie André, sa disciple et successeuse à l'Université Libre de Bruxelles, de contribuer à perpétuer la connaissance de l'œuvre du maître. En regroupant dans un même recueil des articles et chapitres publiés, sur une période de quarante ans, dans des revues ou des collectifs divers, parfois difficiles à se procurer, elle facilite grandement l'accès à des travaux qu'il est impossible d'ignorer. Les deux thématiques retenues, qui correspondent à deux orientations majeures de la recherche de R. Trousson – l'utopie et la réception des Lumières – sont aussi des champs d'étude et d'enseignement très fréquentés de nos jours. On ne peut que se féliciter de disposer dans un seul volume d'une telle somme de données et d'analyses.

L'utopie, représentée par de nombreux auteurs, de Cyrano, Veiras et Foigny à Rétif de la Bretonne, en passant par Tyssot de Patot, Swift, Tiphaigne de la Roche et Mercier, et bien d'autres encore, pose d'emblée la question du genre : tant pour la forme discursive que pour le rapport à la fiction. Texte politiquement contestataire,

l'utopie se prête à l'auto-critique : ironique ou sceptique, le texte instruit son propre procès. Anhistorique, car tenant à un Âge d'or d'avant la chute dans le temps et l'Histoire, elle se refuse à la mémoire du passé comme à une quelconque projection dans l'avenir. Le genre utopique confirme sa fonction de reflet et d'antidote d'une époque obsédée par le progrès. Les entrées thématiques complètent les entrées transversales en démultipliant les pistes d'analyse : sur les religions, la place de la culture livresque, l'espace américain ou la mort.

Les deux tiers du volume sont consacrés à un autre pan de la recherche de R. Trousson : l'étude de la réception du 18^e siècle et de ses auteurs phares. On connaît sur le sujet ses livres les plus fameux : *Rousseau et sa fortune littéraire* (1971), *Balzac disciple et juge de Jean-Jacques* (1983), *Images de Diderot* (1997), *Jean-Jacques Rousseau jugé par ses contemporains* (2000). On connaît peut-être moins les articles dont il est ici question. Comme il était prévisible, Rousseau se taille la part du lion. Manifestant admiration ou hostilité envers le citoyen de Genève, écrivains et hommes publics révèlent à travers leurs jugements une attitude généralement commune à leur époque et en accord avec une orientation politique ou philosophique. Napoléon, Brissot, Sophie Cottin, Balzac jeune, Sand, Hugo, Anatole France sont ainsi passés au crible. Le traitement réservé à Rousseau dans les dictionnaires ou les biographies qui lui furent consacrées, les lectures à l'aune du romantisme ou du nationalisme complètent ce tableau. La présence de Diderot – vu par La Harpe, Elme-Marie Caro ou Pierre Larousse – est plus discrète, de même que celle de Voltaire, vu par les frères Goncourt.

L'antiphilosophie, à laquelle R. Trousson s'est également intéressé, est présente à travers deux figures distantes d'un demi-siècle : François-Xavier de Feller, le jésuite luxembourgeois devenu journaliste et adversaire acharné des philosophes ; Alexandre Vinet, le théologien et historien lausannois qui fustigea les errements du 18^e siècle, notamment dans sa *Chrestomathie*, et condamna les idées de Rousseau tout en lui concédant un « talent immense ».

L'ouvrage, qui se termine par une bibliographie des œuvres de R. Trousson sur 26 pages, est une mine d'informations dans laquelle on se plongera avec profit et, pour ceux qui ont eu la chance de croiser l'auteur, une occasion de renouer les fils d'un compagnonnage interrompu et de réentendre sa voix profonde et son verbe haut.

Nicolas BRUCKER

VIAL Charles-Éloi, *Marie-Antoinette*, Paris, Perrin Biographie, 2023.

Est-il encore possible d'apprendre du nouveau sur Marie-Antoinette, dernière reine de France ? Surtout quand on sait (p. 589) qu'entre 1900 et 2000, pas moins de 372 biographies et 121 romans ont pris pour sujet cette personnalité, la plus sollicitée, semble-t-il, de toute l'histoire de France après Napoléon et sans doute Jeanne d'Arc. Pourtant de cet océan bibliographique, n'émergent guère, en fait, que quelques titres

mémorables, peut-être les enquêtes minutieuses d'un Funck-Brentano, la synthèse lumineuse d'un Stefan Zweig, ou encore la réussite cinématographique d'une Sofia Coppola. On y ajoutera quand même quelques apports biographiques, dont la correspondance amoureuse de la reine avec le comte suédois Fersen, acquise par les archives Nationales en 1982, presque totalement caviardée et illisible, que seules des techniques électroniques innovantes ont tout récemment permis de déchiffrer.

Charles-Éloi Vial, déjà bien connu par ses travaux sur l'Empire napoléonien, a voulu relever le défi. Pour cela il a tout repris, et d'abord les très nombreux témoignages des contemporains, qui furent attentifs à conserver jusqu'au moindre souvenir de la jeune reine, et au besoin à en inventer, parfois en toute bonne foi. La comparaison s'impose avec le travail du restaurateur qui minutieusement efface les nombreux repeints pour redonner au tableau sa fraîcheur première. Les bons mots imaginaires, les situations historiques recomposées ont donc tous été passés au crible d'une critique serrée.

Car cette personnalité bien vivante ne s'aperçoit qu'au travers de configurations mythiques qui la recouvrent. Où trouver la vérité, une fois écartés des clichés, d'ailleurs contradictoires, propagés par l'histoire et la fiction, les romans d'Alexandre Dumas aussi bien que l'approche biographique des frères Goncourt ? Où est la véritable Marie-Antoinette ? La jeune écervelée, profitant sans scrupule des avantages d'une situation sociale privilégiée, incarnation d'une douceur de vivre qu'on dit propre à l'Ancien Régime finissant ; ou la figure détestée de l'« Autrichienne » voire la figure atroce, naguère étudiée par Chantal Thomas, de la femelle s'abandonnant à toutes les perversités sexuelles imaginables ; ou encore la martyre du Temple, sainte figure de l'épouse modèle et de la bonne mère. Marie-Antoinette a tout connu, un « engouement qui confine à la dévotion » comme la détestation la plus absolue. Elle fut dans le même temps « icône de la superficialité » et monstre de perversion, Bref, elle incarne constamment une configuration idéologique jamais neutre, toujours poussée aux extrêmes, ou, pour le dire autrement, elle fut tout à la fois « trop connue et méconnue » (p. 589), « une icône sans aucun rapport avec la personne réelle » (p. 590).

Le vernis fantasmatique une fois décapé, que trouve-t-on ? D'abord, évidence dont on ne tient pas assez compte, une femme qui fut reine de France à 17 ans et décapitée à 37, et qui vécut longtemps sous influence : conduite à distance d'une main de fer par l'impératrice sa mère dont les lettres incessantes lui dictaient sa conduite ; chapitrée par Mercy-D'Argenteau qui dans l'ombre l'accompagna jusqu'à la Révolution ; par Vergennes et l'abbé de Vermond enfin, qui furent aussi à leur mesure de vigilants conseillers. Un carcan familial et curial l'enserrait dont elle n'a jamais pu se libérer. C'est à cette aune qu'il convient de la juger. Fut-elle par exemple dans les premières années follement « dépensière » ce dont on l'a si souvent accusée ? Le terme

ne convient en rien, appliqué à une jeune femme habituée dès l'enfance à n'avoir aucune notion de l'argent. Certes encore elle fut « réactionnaire », détestant la Révolution de toute son âme, mais pouvait-elle réagir autrement, emportée par une nouvelle société qui se fondait sur des valeurs si radicalement différentes des siennes ?

Au total, qui fut Marie-Antoinette, telle que son dernier biographe tente de la retrouver ? D'abord une femme qui sut évoluer et pas seulement pour avoir muté, aux yeux des contemporains, de l'insouciant bergère de Trianon à la malheureuse, mais digne prisonnière du Temple, qui fut déjà mourante traînée à l'échafaud. Non pas la sottise poupée écervelée que certains ont cru détecter, mais une femme d'intelligence moyenne, quoique de volonté ferme, qui sut renoncer peu à peu aux extravagances vestimentaires ou à sa propension à un jeu excessif ; puis découvrir des plaisirs plus intimes, devenir la bonne mère de quatre enfants tardivement conçus ; enfin, sur le tard, jouer un rôle politique pas du tout négligeable, dans l'ombre discrète de son mari, tentant désespérément, et bien en vain, d'infléchir le cours de l'histoire par des appels au secours adressés aux autres têtes couronnées. D'ailleurs, chemin faisant et dans la marge de cette biographie, on saluera la présentation finement nuancée de Louis XVI, monarque impuissant, mais lucide, qui n'a pu devenir le roi constitutionnel qu'il aurait sans doute souhaité incarner.

Elle fut en définitive « une reine mélancolique » (p. 591), souvent malade, regimbant contre les contraintes absurdes de l'étiquette, assez seule dans le tohu-bohu de Versailles, et qui, discrètement, compensation tardive bienvenue, a pour finir trouvé un épanouissement affectif dans l'amour totalement dévoué d'un Fersen.

Cette considérable biographe de plus de 700 pages nous semble avoir bien rempli son ambitieux projet. Écarter les légendes qui entouraient un destin hors norme pour retrouver un être vivant contraint à une perpétuelle parade, qui fut à la fois moins et plus que l'image façonnée par la tradition. Il a fallu pour cela l'immense travail de Charles-Éloi Vial qui a tout repris, tout vérifié, tout corrigé, ce dont rend témoignage une considérable bibliographie et les milliers de notes qui flanquent un récit qui se lit avec beaucoup d'agrément.

Henri DURANTON

VILLERS Charles de, *Correspondance II 1798-1816. Du public à l'intime 1798-1816*, édition établie, annotée et commentée par Monique Bernard et Nicolas Brucker, Paris, Honoré Champion, 2024.

La présente publication, qui comprend la correspondance de Charles de Villers (1765-1815) depuis son installation à Lübeck auprès de la famille Rodde en 1798 jusqu'à sa mort, reproduit un ensemble de 248 lettres, de et à Villers, dont 57 en allemand (certaines de la plume de Villers), issues pour la plupart du fonds Villers de Hambourg. Elle se place dans le prolongement de *Correspondance 1797-1815. La*

médiation faite œuvre, due aux mêmes éditeurs, centrée essentiellement sur le journaliste dans ses rapports avec des libraires et des éditeurs de périodiques et sur son action publique de médiation entre les représentants des villes hanséatiques et les autorités françaises d'occupation de 1806 à 1815. Deux ouvrages antérieurs des mêmes auteurs sont consacrés à Villers : la monographie de Monique Bernard, *Charles de Villers. De Boulay à Göttingen. Itinéraire d'un médiateur franco-allemand* (2016) et, de Nicolas Brucker, en collaboration avec Franziska Meier : *Un homme, deux cultures. Charles de Villers entre France et Allemagne (1765-1815)*, Classiques Garnier (2019, DHS, 2021, p. 825-827).

Ce nouveau volume, *Correspondance II*, est un ouvrage très soigné qui comprend des index généraux de tous les noms cités (avec dates de naissance et de mort), des lieux, des titres d'ouvrages et de journaux, ainsi que des notices de présentation des correspondants et, en notes infrapaginales, des notices prosopographiques de la quasi-totalité des personnes auxquelles il est fait allusion dans les lettres. Toutes les lettres en langue allemande sont données dans l'original et en traduction. Les lettres sont classées par rubriques thématiques (« Défense des villes hanséatiques », « L'Europe savante », « Affinités littéraires », « Les libraires » et « Les bibliothécaires », mais aussi des écrits plus « intimes »), celles portant sur la vie intellectuelle dominant. Parmi les principaux correspondants on croise des professeurs et savants de Göttingen : le médecin naturaliste J. F. Blumenbach, le philosophe kantien Bouterwek, l'historien Heeren, l'orientaliste J. G. Eichhorn, le plus fidèle ami de Villers à Göttingen. Eichhorn compte, avec le théologien luthérien et orientaliste F. Münter, parmi les interlocuteurs les plus fréquents. Hors d'Allemagne, il correspond aussi avec des membres de l'Institut national des sciences et des arts, Cuvier, L.-S. Mercier, Grégoire, Koch et Davier. Cette correspondance trouve un complément dans le *Coup d'œil sur les universités* (1808), alors qu'au moment même ce sujet occupe W. von Humboldt et F. Schleiermacher. Outre les productions intellectuelles, les échanges portent parfois aussi sur des événements politiques, surtout après Austerlitz, et reflètent l'engagement de Villers en faveur de Lübeck occupé par l'armée française (1806). On voit se dessiner le réseau de Villers dans sa diversité, une vraie sociabilité épistolaire savante qui s'élargira lors de ses séjours à Paris, en 1801, 1803-1805 et 1811, où il fréquentera différents salons, dont celui de Aubin-Louis Millin, le directeur du *Magasin encyclopédique*, rencontrera des Allemands vivants ou de passage à Paris comme le dramaturge polygraphe Kotzebue avec qui il échangera par la suite de nombreuses lettres, ainsi que les libraires-éditeurs Hermann Heinrichs, Jean G. Treutel et Jean-Godefroy Würz, tous trois établis à Paris depuis 1795-1796.

Né en Lorraine allemande, officier et ingénieur, mais très tôt épris de philosophie et de belles-lettres, Villers émigre en novembre 1792. En 1796, il s'inscrit comme étudiant à l'université de Göttingen où, fait rare mais pas exceptionnel, il sera

nommé professeur en 1811. Il y est membre de la Société des Sciences et apporte des contributions aux *Göttingische Gelehrte Anzeigen*, le journal savant de cette société. Göttingen est alors l'université d'Allemagne qui réunit le plus de savants novateurs dans le domaine de nos actuelles sciences humaines, dont l'antiquisant Heyne, l'orientaliste Michaelis, des historiens Gatterer et Heeren, l'historien et caméraliste Schlözer, dont la fille Dorothea, amie très proche de Villers, sera la première femme *philosophiae doctor* en 1788.

Émigré, mais frotté d'idées des Lumières, ami de l'abbé Grégoire, évêque assermenté défenseur des droits civils, et hostile à l'abbé Barruel dont il dénonce en 1799 les « extravagants Mémoires sur le Jacobinisme », dignes selon lui d'un « aristocratocoterroriste » (p. 103), il est fidèle au roi, défenseur des idées libérales, mais hostile à l'esprit républicain, aux idées démocrates et à l'irréligion, et apparaît ainsi proche des Girondins. Villers affichera d'abord une confiance prudente envers Bonaparte, puis une méfiance croissante, qui se muera en mépris hostile et haineux à partir du sac de Lübeck par les troupes françaises en 1806.

Villers, un des principaux « passeurs » dans les transferts culturels de l'Empire vers la France après les traducteurs des années 1760-1770 et suivantes, reconnu comme médiateur par Goethe qui envisagea de lui proposer de traduire sa *Théorie des couleurs* (p. 279), Villers inaugure une longue lignée de savants et d'écrivains qui, sensibles aux mérites de l'Allemagne littéraire, visent à en diffuser la connaissance auprès des lecteurs français dès ses « Considérations sur l'état actuel de la littérature allemande par un Français » (parues dans le journal francophone le *Spectateur du Nord* d'octobre 1799). Ses auteurs préférés sont Jean Paul (Richter) et August (von) Kotzebue, dont il loue l'histoire de la Prusse (*Preussens ältere Geschichte*, 1808), les écrivains du cercle d'Eutin, formé pour une part « d'anciens » du *Hainbund*, *i. e.* de l'avant-garde des poètes de Göttingen (Friedrich L. Stolberg, Johann H. Voß), auxquels se sont adjoints le romancier Friedrich H. Jacobi et le poète et dramaturge Heinrich W. von Gerstenberg.

Il inaugure également une perspective comparatiste d'un type nouveau (*Sur la manière essentiellement différente dont les poètes français et les allemands traitent l'amour*, 1806), où il insiste sur les écarts entre les deux cultures plus que ne le feront Madame de Staël dans les observations liminaires de *De l'Allemagne* et plus tard Constant dans l'introduction de *Wallstein*. Mais surtout, il porte une attention particulière aux orientations nouvelles de la philosophie allemande, avant tout à Kant, très présent dans sa correspondance et qu'il souhaite faire connaître en France (*Philosophie de Kant*, 1801) avec l'espoir qu'il fasse contrepoids à ce qu'il appelle « l'inphilosophie française » (lettre à Goethe de 1803, p. 280) ou « Idiot-logie » (à L. S. Mercier, p. 236) ou encore « matérialisme », *i. e.* l'empirisme condillacien, contre lequel Kant lui semble comme Leibniz constituer un rempart (à Mercier, 1802-1803, p. 237). Il pense pouvoir ainsi contrer

le déclin de la religiosité et de la moralité et promouvoir une éthique du « respect de l'humanité » et, pour ce faire, souhaite « anéantir » chez les hommes « la morale épiciurienne » (p. 107). Il élargit son projet avec un écrit sur l'état des consciences religieuses en Allemagne, où les luthériens auraient selon lui « abandonné les points essentiels de la Confession d'Augsbourg » et réduit leur religion à une vague « théophilanthropie » (p. 122). Issu d'une communication présentée à l'Institut national de France et intitulée : « Quelle a été l'influence de la Réformation de Luther sur la situation politique des différents États de l'Europe et sur le progrès des Lumières ? », son *Essai sur l'esprit et l'influence de la Réformation de Luther* (1804), évoqué dans plusieurs lettres de l'historien Heeren à Villers (p. 210-218), lui valut des félicitations et son élection comme membre étranger correspondant avec le soutien de Cuvier, de L.-S. Mercier, de l'abbé Grégoire, de B.-J. Dacier et de C. G. Koch. Mais son admiration pour la pensée kantienne, si elle satisfait Millin qui l'appelle « cher philosophe Kanto-Luthérien » (p. 328), lui vaut une certaine hostilité et quelques propos critiques ou acides (p. 253). Villers se trouve ainsi au centre des controverses au sujet de la réception du kantisme autour de 1800-1810.

Gérard LAUDIN

WHELAN Ruth, *Le Voyage extraordinaire d'Élie Neau : du forçat pour la foi au catéchiste des esclaves noirs. Avec une édition annotée de l'Histoire abrégée des souffrances du sieur Élie Neau sur les galères et dans les cachots de Marseille (1701)*, Paris, Honoré Champion, coll. « Vie des Huguenots », 2025.

Cet imposant et érudit ouvrage se compose de trois parties : une biographie du huguenot Élie Neau, une étude critique de l'*Histoire abrégée des souffrances du sieur Élie Neau* par le pasteur Jean Morin (Rotterdam, 1701), enfin l'édition annotée de cette *Histoire*. On sait peu de chose de la jeunesse de ce fils de marin saintongeais, né en 1662. En 1679, il s'embarqua pour Saint-Domingue, s'y installa comme commerçant, navigua dans les Caraïbes. Lorsque la révocation de l'édit de Nantes s'étendit à l'île, il la quitta pour Boston où il trouva accueil auprès d'une forte colonie de huguenots ; il s'y maria. Peu après, il s'installa à New York, où il y avait près de 200 familles huguenotes. En 1690, il obtint sa dénazion, qui fit de cet étranger un sujet adoptif, une étape vers la nationalité anglaise. En 1692, il fut capturé au large des Bermudes par un corsaire malouin – la France était alors en guerre contre l'Angleterre – et ce fut le début de son martyr. La justice fit fi de sa « naturalité » anglaise, il n'était qu'un Français ayant quitté illégalement le royaume et comme il refusait d'abjurer, il fut condamné aux galères. Suit le récit de la chaîne des forçats, 37 jours et 800 km de Rennes à Marseille, 6 mois d'entraînement sur la galère de dépôt, puis embarquement sur la *Magnanime*, avec 15 autres protestants qu'il exhortait à la persévérance dans la foi, avec lesquels il chantait les psaumes. Il fut jugé si dangereux qu'on le retira de la

galère pour l'enfermer 26 mois à l'isolement à la citadelle Saint-Nicolas, puis pour plus de sûreté au château d'If, comme criminel de guerre, dans un cachot obscur, pestilentiel, la vermine, la crasse, l'ordure, la faim... Et malgré une surveillance accrue, il parvint à correspondre avec ses coreligionnaires, dont Jean Morin qui avait été son pasteur ; il existait tout un réseau où les marchands suisses de Marseille et les espions à la solde de Guillaume III avaient leur part : ils transmettaient le courrier, faisaient parvenir de l'argent et des livres religieux. Peut-on s'étonner de la possibilité de ces communications, alors que nos actuels trafiquants continuent à gérer leurs affaires depuis leur géole ? Neau fut finalement libéré après la paix de Ryswick, en tant que sujet britannique. Après des séjours à Genève, Neuchâtel, Berne, Rotterdam, La Haye, Londres où il reçut la communion selon les rites anglicans, ce qui permit sa naturalisation, plus sûre que la dénization, il regagna Boston puis New York où il retrouva sa famille et, redevenu commerçant, il intégra l'élite économique de la ville. Parallèlement, il correspondait avec la *Society for Promoting Christian Knowledge* et la *Society for the Propagation of the Gospel in foreign parts* (Londres), dont le but était de fonder des églises anglicanes dans les colonies et d'évangéliser les Indiens. En 1703, il devint le catéchiste des Indiens, fonction qu'il élargit aux Noirs des plantations. Il se heurta alors à une double opposition, celle du pasteur anglican William Vesey, qui n'admettait pas qu'un Français, pas même diacre, d'une orthodoxie anglicane douteuse, et commerçant de surcroît, puisse être prédicateur, et celle des propriétaires d'esclaves peu disposés à les lâcher pour venir chez Neau écouter la bonne parole, et persuadés que la conversion entraînerait la liberté temporelle. Neau n'était pourtant en aucune manière abolitionniste. La révolte des esclaves en 1712 ne fit qu'aggraver sa situation, les colons firent de Neau le bouc émissaire, la révolte était le fait des plus instruits. Il est certain que l'alphabétisation et l'instruction religieuse recelaient un potentiel de libération. L'hostilité de Vesey redoubla, jusqu'à faire relever temporairement Neau de sa fonction. Il fut toujours soutenu par le gouverneur de New York. Les résultats, si modestes qu'ils furent, furent néanmoins supérieurs à ceux de ses successeurs – il mourut en 1722 – qui n'avaient pas son charisme. On trouvera p. 238, 249 et 262, les listes nominales des catéchumènes de Neau.

La seconde partie retrace d'abord la vie de Jean Morin, pasteur poitevin qui eut Élie Neau comme fidèle, les épreuves des dragonnades, son emprisonnement, son expulsion de France, l'exil à Rotterdam, sa nomination à l'église wallonne de Bergop-Zoom, la protection de Pierre Jurieu, sa correspondance avec Neau qu'il met en récit dans son *Histoire abrégée*. Du sujet narrant au sujet narré, nous avons là une construction narrative à travers l'interconnectivité dialogique entre le galérien et le pasteur, un montage où les lettres de Neau sont reliées par des commentaires parfois longs. Les écrits de Neau sont saturés de citations bibliques – les Psaumes, le Cantique des Cantiques, le Livre d'Isaïe, Matthieu, Paul, l'Apocalypse... –, toutes parfaitement

identifiées par R. Whelan, un mimétisme langagier qui a la fonction d'une logothérapie biblique qui donne la force morale pour sortir vivant des galères, car le forçat endure sa vie douloureuse ailleurs, dans l'hétérocosme du monde de la Bible et d'Israël. É.-G. Léonard fit de Neau « le grand mystique des galères ». Dans sa cellule, Neau connut l'expérience intime du divin, l'extase. Le champ lexical est souvent inspiré du Cantique des Cantiques, « Voici mon bien-aimé [...] l'intime de mon cœur [...] je veux demeurer pâmé d'amour entre tes bras » (p. 445). On est loin de l'hostilité de Calvin au mysticisme. Mais on sait l'évolution du calvinisme vers une spiritualité plus affective, Jurieu en est un exemple. Les récits de martyrs connurent, selon la conjoncture, plusieurs éditions, en anglais et en français. Celui de Louis de Marolles (La Haye, 1699), un bon bourgeois et bien français, eut longtemps la préférence sur Neau, devenu britannique. Les récentes éditions par Poton et Van Ruymbeke (2014) et celle ici de Ruth Whelan réparent cet oubli. Aux lettres de Neau et aux ajouts et commentaires de Morin, toujours annotés avec une érudition sans faille, il faut ajouter des Cantiques sacrés en vers rimés composés par Neau dans ses cachots. Si le glossaire n'est pas d'une grande utilité, les index, des lieux, des noms, des notions, des citations bibliques complètent cette remarquable somme où, ce qui ne gêne rien, et sans tomber dans l'hagiographie, Ruth Whelan qui s'affirme « protestante “de gauche” » et « ne partage évidemment pas certaines des convictions de Neau » (p. 18), laisse filtrer son admiration pour ce pourfendeur des systèmes oppressifs, pour ce héros des droits de la conscience. Un livre écrit avec passion, mais qui est d'abord « un livre d'histoire, d'analyse littéraire et de contextualisation des textes reproduits » (*ibid.*).

Claude MICHAUD

WULF Andrea, *Les Rebelles magnifiques. Les premiers romantiques et l'invention du moi*, traduit de l'anglais par Marie-Odile Prost, Lausanne, Les Éditions Noir sur Blanc, 2024.

La présentation initiale des personnages de cet ouvrage sous le titre *Dramatis Personnae* en souligne, par son inscription dans une structure narrative, son originalité. Nous sommes ici témoins d'un vivre ensemble, d'une nouvelle sociabilité intellectuelle avec ses solidarités et ses conflictualités, le Cercle d'Iéna. Nous sommes confrontés au quotidien à une quinzaine d'autrices et auteurs ayant en commun leur présence ou leur séjour au sein de la ville d'Iéna et pour une part d'entre eux dans son université, soit par périodes, soit de manière plus permanente. Il s'agit en grande part de personnalités masculines devenues célèbres, telles que Fichte, Hegel, Goethe, Novalis, Schiller, Schelling, les frères Schlegel, les frères von Humboldt. Mais on trouve aussi à leurs côtés des écrivaines dont ils partagent ou non la vie à l'exemple de Caroline Böhmer-Schlegel-Schelling dont la forte personnalité est mise en valeur dès le prologue de l'ouvrage. La ville d'Iéna centrée sur son université constitue l'espace où

se télescopent voire fusionnent leurs idées novatrices par le fait de conversations quotidiennes et/ou de correspondances cultivées fréquentes. Correspondances, journaux, revues et ouvrages personnels sont autant de sources sur les événements retenus dans une telle narration au regard d'une abondante bibliographie de sources et de travaux érudits (p. 547-565). La Révolution française est omniprésente dans l'esprit des membres du Cercle d'Iéna. La première partie de l'ouvrage intitulée *L'arrivée* se déploie en effet au plan temporel de l'été 1794 à l'été-hiver 1796. Tout commence par un voyage de Goethe de Weimar à Iéna. *Les Souffrances du jeune Werther*, publié en 1770, l'avait mis au pinacle de sa popularité du fait qu'il privilégie le mouvement des sentiments au détriment du rationalisme des Lumières. Goethe vient à la rencontre de Schiller, l'auteur des *Brigands*, et entame avec lui une longue relation intellectuelle, particulièrement stimulante. Mais, durant cet été, c'est l'arrivée du jeune Fichte à Iéna qui retient toute l'attention des étudiants. On lui prête dans ses écrits d'avoir doté le Moi d'un nouveau pouvoir, celui d'une autodétermination basée sur une éthique de la liberté. L'hiver arrive, les Français entrent en guerre. Goethe et Schiller qui abhorrent la Terreur ne cessent d'échanger avec les ami(e)s du groupe. Le Cercle d'Iéna se forme autour de la revue *Heures* initiée par Schiller. Le magnétisme du Cercle d'Iéna lié à ses idées visionnaires devait aussi beaucoup à la présence de Wilhelm von Humboldt, installé en cette ville de la fin 1794 jusqu'en 1797, collaborateur aux *Heures*, et très proche de Goethe. Le poète Hölderlin est aussi présent à Iéna pris sous le charme de Fichte. L'arrivée d'Auguste Wilhelm Schlegel et de son épouse Caroline Böhmer dont l'esprit y brille en tant qu'auteur reconnue permet à la « jeune génération » d'Iéna d'être quasi au complet. La seconde partie de l'ouvrage intitulée *Expériences* rend compte du devenir de cette « petite académie » d'Iéna. L'étudiant le plus proche du cercle, Novalis, devenu poète et ingénieur des mines, amasse un savoir encyclopédique au sein de carnets de notes dans le but de poétiser la science. Ces « académiciens » vivent aussi des expériences amoureuses conjugales plus ou moins chanceuses, mais avec des femmes très cultivées dont la beauté de certaines résidait, selon leurs contemporains, dans leur intelligence. Au niveau de l'écriture, certains pratiquent le fragment, comme Schlegel et Novalis, voire le Manifeste comme dans *l'Athenaeum*. C'est la révolution des mots qui s'impose ici à l'exemple des nouveaux mots de la Révolution française, du « sans-culotte » au « terroriste », mais surtout l'adjectif « romantique » associé à en premier lieu à la poésie, soit l'acte de romantiser guidé par l'imagination et non par la logique ordinaire. Un séjour d'été à Dresde, « la Florence du Nord », des frères Schlegel, de Novalis, de Schelling et de Caroline, en 1798, introduit le jugement romantique sur l'art dans des discussions transcrites par Caroline sous forme d'un dialogue titré *Portraits. Une conversation*. Friedrich Schelling, le plus jeune professeur de l'université, les rejoint avec la réputation d'avoir initié, au-delà du Moi fichtéen, la *Naturphilosophie*. La troisième partie de l'ouvrage propose des *Connexions* multiples

entre tous nos personnages et en des lieux divers, du théâtre de Weimar à l'occasion de la pièce de Schiller *Wallenstein* à la simple promenade, alors que la philosophie de l'unité appliquée à la nature de Schelling était devenue « le cœur battant » des étudiants d'Iéna. Mais c'est Fichte qui pose problème. Accusé d'athéisme et en dépit de la publication d'un *Appel au public*, il démissionne après cinq années à Iéna. Un autre scandale secoue la communauté juive d'Iéna, le divorce de l'écrivaine et traductrice Dorothea Veit et sa relation avec Friedrich Schlegel relatée dans son roman *Lucinde* tout en proposant une nouvelle approche de la féminité, très critiquée par ses contemporains à vrai dire. Goethe et Schiller n'ont de cesse un temps de se voir, mais fréquentent tout autant les membres de « la colonie », se lisant réciproquement, ainsi de Goethe et Schelling dont *Le système de l'idéalisme transcendantal* s'inscrit au cœur de ce mouvement romantique. Le temps des expériences se termine par une réunion élargie de « l'alliance des élus », soit des membres du Cercle d'Iéna, en novembre 1799 dans la maison des Schlegel de la *Leutragrasse*. Ce qui suscita de leur part un regain d'activité face aux multiples critiques de l'establishment littéraire. Novalis, avec son essai intitulé *Europe*, y occupe une place inaugurale lorsqu'il considère que la pensée rationnelle avait dépouillé le monde de sa spiritualité et qu'il fallait créer une nouvelle religion, ce qui suscita chez Dorothea Veit-Schlegel la remarque suivante « ces messieurs sont un peu fou ». L'un de leurs correspondants, le pasteur Friedrich Schleiermacher, auteur d'un livre anonyme *De la religion : discours aux personnes cultivées d'entre ses mépriseurs*, où il défend que la religion est dans la nature et en nous, pousse le cercle d'Iéna dans cette voie. Goethe, venu de Weimar, sa résidence, à Iéna, rejoint alors son cercle d'amis et convainc Novalis de ne pas publier son essai sur la religion, suite à la débâcle de Fichte. La quatrième partie, intitulé *Fragmentation* rend compte de la dislocation du Cercle d'Iéna, sous le regard de Caroline Schlegel écrivant : « Vous ne savez pas à quel point tout le monde médite de tout dans votre dos, même les gens que vous n'auriez pas soupçonnés. » Au milieu de querelles intestines, alors que le cercle d'amis se réduit à son animatrice Caroline, et à August Wilhem Schlegel son mari, Caroline tombe malade durant l'hiver et le printemps 1799-1800, puis perd sa fille Auguste de maladie. Suivent la mort de Novalis et la querelle philosophique entre Schelling, au faite de sa gloire, et Hegel qui, le caractère de Fichte n'arrangeant rien, défait leur amitié. L'ouvrage montre ici que les amis se dispersent ; Dorothea Veit se retrouva seule à Iéna et Caroline quitte son mari August Schlegel, qui tient à Berlin un séminaire sur les idées du Cercle d'Iéna et se rapproche de Schelling. Tout se dénoue dans un divorce très tendu et le troisième mariage de Caroline avec Schelling. En 1804-1805, c'est « l'exode général » (Goethe). Iéna est abandonné par les protagonistes du premier romantisme, seul demeurent Hegel et chez quelques anciens étudiants l'esprit du cercle d'Iéna. La mort de Schiller affecte profondément Goethe, qui arrête un temps son journal. La bataille d'Iéna contre l'armée de Napoléon s'inscrit dans un tel

contexte de dispersion des ami(e)s. Qui plus est, la ville est systématiquement pillée par les Français. Heureusement Hegel arrive à en extraire son manuscrit sur *La phénoménologie de l'esprit* en l'envoyant à son éditeur par la dernière diligence quittant la ville ! Ce chef-d'œuvre de la philosophie échappa donc de peu à la destruction. Quant à la maison de la Leutragrass, elle est brûlée dans un incendie d'un des quartiers d'Iéna ravagée par les Français. La plupart des étudiants sont partis, Hegel part aussi pour Bamberg. Cependant *La phénoménologie de l'esprit*, une fois éditée, connaît un grand retentissement. L'épilogue de l'ouvrage retrace le destin de chaque membre du cercle d'Iéna, tout en précisant le temps et les lieux de la propagation de leurs idées tant en Angleterre qu'aux États-Unis, mais aussi en Italie, en France, en Russie, en Espagne et en Pologne. Freud dispose de leurs ouvrages où il y trouve les prémisses de ses développements sur le Moi et l'inconscient. Et l'autrice de l'ouvrage de conclure : « Le Cercle d'Iéna a doté d'ailes nos esprits. L'usage que nous en faisons dépend entièrement de nous. »

Jacques GUILHAUMOU